Face à la crise épistémologique, davantage d'épistémologie

Introduction

Ricardo González Villaescusa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9467>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9467

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 18 février 2011

Pagination : 9-17

Référence électronique

Ricardo González Villaescusa, « Face à la crise épistémologique, davantage d'épistémologie », *Études rurales* [En ligne], 188 | 2011, mis en ligne le 18 janvier 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9467> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9467

FACE À LA CRISE ÉPISTÉMOLOGIQUE, DAVANTAGE D'ÉPISTÉMOLOGIE

Ricardo González Villaescusa

INTRODUCTION

Le rapport réciproque de l'épistémologie et de la science est d'une nature assez remarquable. Elles dépendent l'une de l'autre. L'épistémologie, en l'absence de contact avec la science, devient un schème vide. La science sans épistémologie est – pour autant qu'elle soit alors seulement pensable – primitive et embrouillée. Cependant, à peine l'épistémologue qui recherche un système clair s'est-il frayé un chemin vers un tel système qu'il est tenté d'interpréter le contenu de la pensée de la science dans le sens de son système et de rejeter tout ce qui n'y entre pas. Le scientifique, quant à lui, ne peut pas se permettre de pousser aussi loin son effort en direction d'une systématique épistémologique. Il accepte avec reconnaissance l'analyse conceptuelle de l'épistémologie ; mais les conditions externes, qui interviennent pour lui au travers des faits d'expérience, ne lui permettent pas de se laisser trop restreindre dans la construction de son monde conceptuel par l'adhésion à un système épistémologique quel qu'il soit. Il doit donc apparaître à l'épistémologue systématique comme une espèce d'opportuniste sans scrupule : il apparaît comme un réaliste dans la mesure où il cherche à décrire un monde indépendant des actes de la perception ; comme un idéaliste dès lors qu'il considère les concepts comme des libres inventions de l'esprit humain (elles ne peuvent être déduites logiquement du donné empirique) ; comme un positiviste s'il considère que ses concepts et ses théories ne sont justifiés que dans la mesure où ils fournissent une représentation logique des relations entre les expériences des sens. Il peut même apparaître comme un platonicien ou un pythagoricien s'il considère que le point de vue de la simplicité logique est un outil indispensable et effectif de sa recherche.

[Einstein 1949]

CE NUMÉRO D'ÉTUDES RURALES vient enrichir les disciplines qui s'intéressent aux sociétés du passé sous l'angle de l'espace. Ces neuf dernières années, la revue a proposé deux volumes d'archéogéographie intitulés *Objets en crise, objets recomposés*

(2003) et *Nouveaux chapitres d'histoire du paysage* (2005).

Le premier volume posait un attendu, qu'on est en droit de ne pas partager : celui de la « crise » des objets traditionnels de la recherche. Pour les auteurs, ce n'est pas seulement l'interprétation des objets qui posait problème, mais leur définition même. Au fil des articles on découvrait de nouvelles réalités : ainsi les textes des arpenteurs, dont on pensait qu'ils ne documentaient que la centuriation romaine, nous renseignaient également sur l'organisation agraire des milieux indigènes et sur les modifications de l'espace agraire dans l'Antiquité tardive ; la ville et le territoire antiques n'étaient pas enfermés dans des carcans aussi contraignants que ce que l'on croyait ; les centuriations pouvaient être lues comme des virtualités qui ne deviennent des réalités planimétriques agraires qu'avec le temps ; le bocage et l'openfield n'étaient pas, contrairement à ce que voulait la *doxa*, les deux formes représentatives de l'organisation agraire médiévale.

Poursuivant sur cette lancée, le deuxième volume proposait d'autres déplacements de sens. Interprétant des pétroglyphes de Val Camonica comme des représentations rupestres d'espaces agraires de la fin de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer, un article montrait que ces documents n'avaient pas encore été lus pour ce qu'ils étaient, à savoir des documents de morphologie agraire. Un autre article faisait remonter la planimétrie agraire à l'Âge du Fer en en faisant un moment privilégié du processus de continentalisation des trames. Le bocage était plus récent qu'on ne le croyait, ce qui obligeait à faire l'archéologie de cette notion collectrice. L'étude des divisions agraires du

XI^e au XIII^e siècle inscrivait l'assignation et la fiscalisation des terres au cœur de la construction des nouveaux États qui émergeaient à la fin du Moyen Âge. Enfin, les chenaux fluviaux de Tours conditionnaient la forme urbaine en ce qu'ils se transmettaient dans cette même forme urbaine.

Aujourd'hui encore, quand j'essaie de dire à mes étudiants combien il est difficile d'écrire ces nouveaux chapitres de l'archéologie du paysage, je les sens perplexes devant l'avalanche des incertitudes que je suis appelé à leur transmettre. Habités aux dates précises et à la concaténation des événements – récit habituel du professeur d'histoire ou d'archéologie –, cette discipline leur paraît trop mouvante. Ces étudiants ont de l'archéologie l'image qu'en donnent les documentaires télévisés, souvent à l'origine de leur vocation.

Quels sont les acquis d'une décennie d'archéogéographie ? Quelles nouvelles crises attendent cette discipline ?

Une chose est sûre, c'est que nous avons perdu notre naïveté. Nous ne croyons plus désormais à la restitution de formes agraires et urbaines pour un moment et un lieu précis. Raisonnablement, nous acceptons donc un certain degré de relativisme cognitif. Nous ne pouvons pas non plus proposer de modèle en matière d'héritages et de ruptures. Nous ne disposons pas davantage de théorie générale qui expliquerait l'évolution des paysages, ce qui suppose de prendre des décisions provisoires en l'absence de données suffisantes, à cause de l'incommensurabilité des différents paradigmes [Sokal 2009]. Certes, on ne peut pas atteindre « la réalité historique » mais on ne peut pas non plus continuer à fonctionner

avec les concepts qui ont guidé la recherche jusqu'aujourd'hui.

Cette archéologie du savoir s'avère nécessaire pour saisir tout ce qui est en jeu. Si certains chercheurs prétendent ne relever d'aucune épistémologie, ils s'inscrivent néanmoins dans une épistémologie qui n'est pas la leur. Ils relèvent alors d'une épistémologie empruntée, qui dévoile à leur insu ce qu'on appelle le « curriculum caché » (*hidden curriculum*). Tous les archéogéographes sont explicites quant à leur épistémologie. À titre d'exemple, dans ce numéro, Marie-Pierre Buscail aborde, selon une optique nouvelle et clairement définie, l'objet d'étude qu'est le domaine royal.

Dans les années 1990, une crise épistémologique a bouleversé la façon d'appréhender l'espace et d'analyser la morphologie des sociétés du passé. Ce renouvellement important repose sur trois fondements majeurs. Premièrement, on a commencé à formuler des hypothèses morphologiques à partir de l'orientation, de la métrique et de l'agencement à grande échelle. Dépasant le simple niveau de la structure (la centuriation), on a pris en compte l'imbrication des différentes masses parcellaires au sein de cette structure. Par voie de conséquence, il a fallu recourir à une analyse diachronique sur le temps long – deuxième fondement –, qui offrait une nouvelle façon de rendre compte de l'espace. L'intérêt a été de pouvoir considérer dès lors toute une région à travers ses avatars (la succession des sociétés qui l'ont occupée et transformée jusqu'à la rendre méconnaissable pour qui l'observerait deux cents ans plus tard). Troisièmement, à travers la vérification archéologique et la taphonomie – qui, souvent, pose plus de questions

qu'elle n'en résout –, la géoarchéologie a permis de comprendre les ruptures et les continuités dans la transmission des formes. Toutefois certains chercheurs oublient volontiers que la fameuse coupe de Pierrelatte (présentée dans le numéro de 2003, à la page 25) est la conséquence d'hypothèses morphologiques préalablement émises en laboratoire et qu'elle n'aurait jamais existé si le groupe des chercheurs intéressés à la morphologie agraire ne s'était posé ce genre de question. Les hypothèses formulées par la géoarchéologie ont confirmé une grande partie des recherches morphologiques. Et, heureusement, les nouvelles réponses ont suscité de nouvelles questions.

D'aucuns ont pensé pouvoir profiter de cette crise pour se débarrasser des objets scientifiques eux-mêmes. Par exemple, certains qui n'étaient pas hostiles à l'existence des centuriations mais qui étaient opposés à leur reconnaissance comme objet scientifique majeur ont profité de découvertes récentes pour affirmer que les centuriations étaient des réalisations médiévales et en contester l'origine romaine. Mais, comme le montre bien dans ce numéro l'article de Robin Brigand – pourtant formé à la même école –, ce qui était naïf c'était de croire qu'on allait pouvoir connaître le moment précis de leur inscription dans le sol. En revanche, postuler que le sol actuel aurait conservé des traces à ce point prégnantes d'une organisation de l'espace remontant à l'Antiquité sans qu'il y ait eu de morphogenèse à l'époque romaine revient à accepter le dogme d'une genèse sans intervention humaine. Cette position relève de l'opportunisme épistémologique dénoncé il y a longtemps déjà par Albert Einstein [1949].

À quelque chose malheur est bon. Cherchant à comprendre la dynamique des paysages, d'autres chercheurs [Palet et Orengo 2011] ont trouvé le créneau idéal : afficher un positionnement académique tout en faisant montre d'un scepticisme total envers les découvertes des autres mais en s'appuyant néanmoins sur leurs arguments. Critiquant le caractère « matérialiste » des conceptions historiques de la centuriation qui prévalait dans les années 1980 et 1990, ils oublièrent simplement que cette méthode avait permis d'identifier une bonne partie des centuriations, et que les procédures que la géoarchéologie proposait pour valider l'analyse des formes étaient issues de cette même approche soi-disant contestable. Par exemple, on ne voit pas bien en quoi le caractère religieux du tracé des axes majeurs d'une centuriation remettrait en cause les fonctions politiques, économiques et fiscales de l'aménagement rural concerté. En outre, choisir, pour privilégier le caractère religieux, de nier la dimension matérielle de l'expropriation des communautés indigènes, de l'assignation de leurs terres à des colons et de nier la dimension matérielle des opérations de gestion fiscale est, à mon avis, la preuve que la post-modernité post-processuelle, de style *New Age*, gagne, avec un certain retard, l'étude des trames centuriées. Autrement dit, ces auteurs accordent une « attention particulière aux vestiges et pratiques funéraires ainsi qu'aux éléments de représentation symbolique du monde (religion) » [García Sanjuán 2005 : 243 ; notre traduction].

Ce numéro, qui pourrait dialoguer avec les deux précédents dans les rayons des bibliothèques, pourrait être résumé par la formule suivante : « “Crise” ? Vous avez dit “crise” ?

Mais quelle crise ? » Je ne vois pas plus de crise que ce qui est la norme en science : on remet en question les concepts et les méthodes, et on écrit différemment l'histoire du passé parce que les questions qu'on pose sont différentes. Et on le fait en appliquant la méthode habituelle, à savoir la révision des concepts.

Dans son article ayant trait aux centuriations de la plaine centrale de Venise, Robin Brigand envisage les modalités spatio-temporelles de construction de ces *agri centuriati* à partir d'une réflexion sur les modalités de transmission et de transformation de l'information planimétrique antique. Cette démarche, qui s'appuie autant sur les données géomorphologiques que sur les données issues de l'analyse par photo et carto-interprétation, souligne la remarquable résilience de ces *agri centuriati*.

L'article de Magali Watteaux illustre l'affirmation d'Henri Galinié selon laquelle, même quand les sociétés ne parlent pas, leurs formes et leur espace le font pour elles. Dans le Portugal médiéval, en effet, les documents écrits sont peu éloquents et ne permettent pas de dresser un tableau de l'ensemble des opérations comme peut le faire l'analyse morphologique. Il y a donc un décalage entre, d'une part, la pratique historiographique, qui accorde peu d'attention aux formes planimétriques, et, d'autre part, la planimétrie, susceptible d'ajouter un chapitre important à l'histoire de la conquête et de la colonisation des terres durant les périodes médiévale et moderne, et ce en caractérisant la forme concrète de ces parcelles réguliers.

De son côté, Marie-Pierre Buscail aborde « le domaine royal » comme une réalité spatiale multiple traduisant des jeux de pouvoir,

de représentation et de hiérarchie à plusieurs échelles. Toutefois ce ne serait pas lui rendre justice que de ne pas ajouter que, pour en arriver là, elle a dû faire quelque chose qui, d'ordinaire, ne se fait pas : faire de la géographie avec un document exclusivement réservé à l'histoire institutionnelle.

Dans notre article commun, Thomas Jacquemin et moi sommes partis d'un étonnement : le fait qu'aucun auteur – qu'il soit français, belge ou allemand – n'ait produit de synthèse sur la Gaule Belgique, parce que c'est là un territoire antique dont plusieurs pays se partagent la mémoire et, donc, un territoire sans point de vue national possible. Déjà, pour ce qui est de l'Antiquité, on relève l'incommensurabilité des descriptions, exploitée plus tard par les auteurs de la Renaissance qui ont continué à faire cohabiter ces différentes géographies antiques pour légitimer les réalités de leur temps. La construction actuelle de la Belgique n'est donc ni plus artificielle ni plus naturelle qu'une autre. Mais, à l'issue de notre étude, on comprend mieux ce qui fait que les constructions nationales des XIX^e et XX^e siècles ont biaisé la recherche sur la Gaule Belgique, en fonction de l'origine des chercheurs.

Il a paru intéressant, dans la suite du dossier, de solliciter des chercheurs qui ne se revendiquent pas de l'archéogéographie mais dont les thèmes et l'ambiance disciplinaire en sont très proches, que l'on songe à la géographie historique, à l'archéologie des paysages ou encore à l'histoire des formes urbaines.

Sur la base d'un principe de mobilité des formes de structuration du territoire, Nicolas Verdier et Marie-Vic Ozouf-Marignier tentent

de comparer la temporalité et la répartition géographique des processus touchant aux réseaux de voies de communication et au maillage des circonscriptions afin de définir leurs effets. Ces deux auteurs remettent en question la fixité de ces deux formes de structuration du territoire et affirment au contraire leur labilité. La tension entre matérialité et fonction trouve ici toute sa force, provoquant transmissions et ruptures sur la longue durée.

Sam Turner, quant à lui, nous parle de l'évolution récente de l'archéologie du paysage et des différentes filiations des pratiques qui lui sont liées. Ayant été sollicité pour mettre au point une méthode appelée « caractérisation des paysages historiques » (*Historic Landscape Characterisation : HLC*), il observe que cette méthode gagnerait à s'engager plus avant dans les possibilités théoriques qu'offre l'archéogéographie. Se réclamant d'une perception phénoménologique du paysage, il essaie d'en caractériser la profondeur temporelle en interprétant sa physionomie contemporaine à la lumière de la longue chaîne des événements historiques. Outre qu'elle éclaire la recherche sur le passé, cette méthode contribue à la planification et à l'aménagement des espaces.

Enfin, Anne-Sophie Clemençon nous présente un îlot lyonnais où la transmission des formes est particulièrement marquée. En trois cents ans, cet îlot est passé de l'état rural à l'état urbain. L'auteure montre que l'analyse morphologique, bien qu'elle permette de repérer des transformations dont on peut imaginer la portée, ne peut à elle seule livrer les informations fondamentales relatives à ce processus d'urbanisation. L'histoire des formes urbaines

vient alors s'inscrire de façon complémentaire dans cette démarche.

*
* *

Les tout derniers travaux sur la construction de l'espace m'amènent à revoir l'échange que j'ai eu avec Gérard Chouquer au milieu des années 2000 à propos de la « géographicité » ou de l'« historicité » des recherches ayant trait aux formes, selon que l'on privilégie l'une ou l'autre de ces disciplines. Cette question en appelait une autre : celle de l'explication sociale ou de l'auto-organisation des formes. Ainsi ai-je écrit :

Je ne peux pas m'identifier aux objectifs définis pour l'archéogéographie. L'objet de mes recherches est la société du passé, et celle-ci a une scène productive. L'implantation d'une société dans le territoire, et, spécialement, les structures agraires et les parcellaires, doit pouvoir nous informer de ses stratégies même si celles-ci ne sont pas planifiées, si toutefois c'est possible. Je suis d'accord avec la formulation de la crise postulée, les nouveaux objets définis spécialement bien décrits, mais il reste encore à définir leur intégration dans le discours historique (le seul sujet historique possible est la société) et leur relation avec les paysans (premiers utilisateurs des structures agraires définies) [González Villaescusa 2004 : 165].

Ce à quoi Gérard Chouquer a répondu :

Certains pensent même que l'histoire des espaces et des territoires peut se résumer à l'histoire des planifications successives qui les ont façonnés, par grandes périodes. Ricardo González Villaescusa,

par exemple, écrit que la spécificité de l'histoire de son pays, l'Espagne, est, précisément, d'être un espace où la succession des grandes planifications suffit à rendre compte de la forme héritée qu'on observe dans la documentation moderne et contemporaine [...] Mais d'autres, dont je fais également partie, sont intéressés par la connaissance de processus dynamiques auto-organisés. Il existe des modes de production de l'espace qui ne s'expliquent pas uniquement par la recherche du pouvoir qui en serait directement la cause, mais aussi par l'effet que les héritages exercent sur les formes, même lorsqu'on a complètement oublié l'origine de la forme en question et les raisons de sa disposition spatiale [2007 : 301].

À vrai dire, je faisais également miens les objectifs de l'étude des formes auto-organisées [González Villaescusa 2004]. Par ailleurs, la succession des planifications que j'observais en Espagne résultait essentiellement de deux faits propres à l'histoire de ce pays et absents de l'histoire des autres pays occidentaux : la conquête et la colonisation islamique à l'origine de la création d'*al-Andalus*, suivie de la Reconquête et de la colonisation féodale à l'origine de paysages sans équivalent en Europe mais qu'on peut retrouver dans d'autres régions de la Péninsule ibérique, comme le montre Magali Watteaux pour le Portugal. Je me dois donc de relever le caractère schématique des exemples que j'avais pris [González Villaescusa 2002] et dont j'ai, par la suite, fait la critique [González Villaescusa 2006].

Néanmoins, tout comme on ne peut différencier les formes agraires en fonction de leur

chronologie, on ne peut différencier les formes planifiées des formes auto-organisées. Ce cli-vage s'avère pourtant utile pour déterminer le moment de création de la structure initiale. Mais que peut-on dire du caractère planifié ou non des centuriations, comme dans le cas de la plaine de Venise étudiée par Robin Brigand ? En réalité, dans l'état actuel du paysage qui nous sert de point de départ pour en apprécier l'évolution, nous savons qu'une planification a existé, qu'elle a déterminé les évolutions postérieures, que des planifications médiévales ont également existé, et qu'une dose non négligeable d'auto-organisation a été nécessaire pour aboutir au résultat observé. Il ne faut pas oublier que nous essayons de reconstruire le passé en partant de l'état présent. D'un point de vue strictement heuristique, on peut distinguer les parcellaires de planification des parcellaires de formation. Dans la pratique, plus de deux mille ans d'histoire des espaces rendent cet objectif impossible à atteindre, ce que Gérard Chouquer avait déjà souligné [2006].

L'article d'Anne-Sophie Cléménçon va également dans ce sens. Observant un processus d'urbanisation sur trois cents ans – durée assez brève comparée à l'échelle d'observation habituelle –, elle confirme qu'aux initiateurs du projet se sont ajoutés d'autres participants qui, de manière consciente ou non, ont contribué à la configuration définitive de l'espace. Une fois encore, la ville est un lieu privilégié pour comprendre ce type de processus.

C'est la raison pour laquelle, selon moi, l'essai que Henri Galinié a consacré à la ville, et intitulé *Ville, espace urbain et archéologie*, est incontournable. Les éléments invoqués

pour appréhender l'espace urbain (distinction entre « fabrique » et « fonctionnement », entre « expliquer » et « comprendre ») peuvent être intégrés à la recherche sur les dynamiques du monde rural [2000].

Comme pour ce qui est de la construction de la ville, nos objets historiques (l'espace, les trames...) sont des impensés. Ce que nous connaissons, c'est le résultat final. Nous pouvons essayer de comprendre ce qui s'est passé entre un projet initial d'aménagement et les transformations ultérieures, médiévale, moderne et contemporaine. C'est la « fabrique rurale », pourrait-on dire. Mais, en même temps et indépendamment de cette première démarche, nous devons essayer de comprendre l'influence que les sociétés ont eue sur cet aménagement : la part de pensé et d'impensé ; la part d'intentionnel et de spontané. Pour Henri Galinié, cette différenciation vise à « rompre avec le parti du volontarisme urbain systématique » [2000 : 75]. Comme pour la ville, il n'y a pas, dans l'aménagement de l'espace des sociétés, de finalité unique entre le projet initial et l'évolution postérieure. Reprenant la célèbre distinction de Max Weber, Galinié note que de l'explication de l'évolution sort la structure qui échappe aux projets des hommes. De la compréhension « sort plutôt l'activité sociale, la part des comportements individuels et collectifs » [2000 : 75-76].

Pour Henri Galinié, trois présupposés permettent d'appréhender la ville comme produit social et de comprendre de façon plus générale l'espace social : 1) l'espace est une construction sociale ; 2) l'espace rend compte des sociétés qui l'ont successivement occupé

et transformé ; 3) une société est dans l'incapacité de concevoir un projet à sa dimension.

Tout cela suppose d'accepter un cadre méthodologique et d'élaborer une série de propositions (nous allons en énumérer quelques-unes à titre d'exemple), dont il faudra un jour faire le bilan, comme Galinié l'a fait pour la ville.

D'abord, tenir compte des réalités face auxquelles nous pouvons nous trouver, car la morphologie dynamique implique différentes réalités qui interviennent dans le processus d'interprétation et qui aident à comprendre « la fabrique » et « le fonctionnement ». Une structure est identifiée par sa morphologie, par ses trames : c'est le « métier » de l'archéogéographe. Je renvoie ici aux différents auteurs – dont je suis – qui se sont employés à créer une source ou, plutôt, une méta-source, à l'origine de nombreux discours à caractère historique. Les disciplines paléoenvironnementales et les sciences de la terre nous aident à contextualiser cette source : les prospections et les fouilles archéologiques nous renseignent sur la construction matérielle, sur la fonction ou, éventuellement, sur la chronologie de la structure à un moment et en un lieu précis.

La reconstruction de la fabrique des paysages agraires – l'archéogéographie – passe donc par l'intégration des différentes sources. Comme pour l'archéologie de la ville, qui privilégie l'entrée dans la ville par la voie de l'archéologie, il s'agit alors d'entrer dans les paysages agraires par la morphologie, par la cartographie et par cette espèce de méta-source que représente l'interprétation issue de la spatialisation des données archéologiques et environnementales. Si les archéogéographes

veulent intégrer les autres sources dans leur démarche, s'ils veulent que le préfixe « archéo » apporte plus qu'une caution temporelle à leur discipline, ils doivent au moins être capables de critiquer et d'évaluer les méta-sources élaborées par d'autres archéologues et être à même de produire des données à caractère purement archéologique. L'archéologie des façons culturelles [Boissinot 2000] doit être intégrée dans le projet de l'archéogéographie, bien sûr, mais aussi dans le travail des archéogéographes.

En sollicitant l'archéologie des façons culturelles, mais aussi la géomorphologie et l'approche paléoenvironnementale, et en prenant la morphologie comme angle d'attaque, il devient possible de se poser les questions pertinentes et d'intégrer, dans une trame de grande ampleur, le point et le modelé de la fouille, sans se limiter à la seule interprétation de celui qui l'a effectuée. Je rejoins Henri Galinié quand il écrit :

Le reproche majeur que nous pourrions nous adresser à nous-mêmes est de sous-estimer la logique des sources qui nous sont moins familières et de croire qu'il nous est loisible d'importer des informations brutes d'autres champs documentaires sans les soumettre à une critique préalable serrée dans le registre où elles nous sont utiles, et celui-là seul [2000 : 103].

Quelques efforts ont été réalisés dans ce sens, mais souvent les chercheurs restent attachés à leur école : la morphologie, d'un côté ; la géomorphologie, de l'autre. Les chercheurs italiens commencent à intégrer la géomorphologie dans l'étude des centuriations même si leur approche morphologique

reste très sommaire [Franceschelli et Marabini 2007]. La thèse récente d'un chercheur français [Brigand 2010] mêle de façon très satisfaisante la géomorphologie et la morphologie.

Pour, à partir des sources archéologiques et de l'analyse morphologique, faire parler les sociétés qui ont construit l'espace rural, il est nécessaire de lire la fonctionnalité dans la démarche archéologique et de l'inscrire dans cette méta-source qu'est l'analyse morphologique, laquelle « donne consistance à l'espace [et permet] de passer des points de la topographie à des superficies » [Galinié 2000 : 86].

Cette liste de questions, qui est loin d'être exhaustive, donne néanmoins une orientation :

Pourquoi une structure agraire se trouve-t-elle en un lieu précis à un moment précis ?
Quel est l'intérêt du sol sous-jacent ?
Pourquoi sa fonctionnalité perdure-t-elle dans le sol ?
Pourquoi une nouvelle fonctionnalité s'installe-t-elle dans ce même lieu ?
En quoi transforme-t-elle la qualité du sol ?
En quoi la nouvelle fonctionnalité détruit-elle ou déforme-t-elle la structure précédente ?
Conserve-t-elle sa forme et change-t-elle de fonction ?
En quoi le point observé est-il représentatif d'une trame générale ?
Quelle est la modification spatiale qui induit son apparition, sa disparition, sa modification ?

Ces questions permettront de séparer, au moins au niveau heuristique, le projet de l'arpenteur de l'état final en tenant compte de cette auto-organisation des formes qui participe à l'évolution des paysages depuis deux mille ans.

Il faut désormais sortir du répertoire formel [González Villaescusa 2002] et des nombreux exemples dont nous disposons. Il faut envisager la fabrique du paysage dans un espace précis, avec une problématique précise, sous tous les angles – archéogéographie,

géoarchéologie, archéologie spatiale, ethnoarchéologie – et avec toutes les sources possibles – textuelles, cartographiques, archéologiques. Il faut faire parler les paysages en tant que tels, au-delà du récit historique habituel, au-delà d'une science « primitive et embrouillée ».

...
17

Bibliographie

Boissinot, Philippe — 2000, « À la trace des paysages agraires. L'archéologie des façons culturelles en France », *Études rurales* 153-154 : 23-38.

Brigand, Robin — 2010, « Centuriations romaines et dynamique des parcellaires. Une approche diachronique des formes rurales et urbaines de la plaine centrale de Venise ». Thèse de doctorat. Universités de Franche-Comté et de Padoue. Disponible sur <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00551273/fr/>

Chouquer, Gérard — 2006, « Quels territoires pour les médiévistes de demain ? », *Études rurales* 177 : 179-188. — 2007, « Quels territoires les pouvoirs fabriquent-ils ? », in P. Rodriguez ed., *Pouvoir et territoire. Tome 1 : Antiquité et Moyen Âge*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne : 295-311.

Einstein, Albert — 1949, « Remarks concerning the essays brought together in this cooperative volume », in P.A. Schilpp ed., *Albert Einstein : Philosopher-Scientist. The Library of Living Philosophers*. Vol. 7. Evanston, The Library of Living Philosophers : 665-688. Traduction française consultable sur <http://www.gicotan.fr/index.php/divers/blog/87-quelques-citations.html>

Franceschelli, Carlotta et Stefano Marabini — 2007, *Lettura di un territorio sepolto. La pianura lughese in età romana*. Bologne, Ante Quem.

Galinié, Henri — 2000, *Ville, espace urbain et archéologie*. Tours, Maison des sciences de la ville, « Sciences de la ville » 16.

García Sanjuán, Leonardo — 2005, *Introducción al reconocimiento y análisis arqueológico del territorio*. Barcelone, Ariel.

González Villaescusa, Ricardo — 2002, *Las formas de los paisajes mediterraneos. Ensayos sobre las formas, funciones y epistemología parcelarias : estudios comparativos en medios mediterraneos entre la antigüedad y época moderna*. Jaén, Université de Jaén. — 2004, « Transformations des paysages et mutations sociales et économiques. L'exemple de l'Hispanie préromaine et romaine ». HDR, Université Paris 7-Denis Diderot. — 2006, « ¿Qué arqueología del paisaje ? », in *Catastros, hábitats y vía romana (programa INTERREG III B de la Unión Europea)*. *Las vías romanas en el Mediterráneo*. Valence, Generalitat valenciana : 215-246.

Palet, Josep Maria et Hector Orengo — 2011, « The Roman centuriated landscape. Conception, genesis and development as inferred from the Ager Tarracensis Case », *American Journal of Archaeology* 115 : 383-402.

Sokal, Alan — 2009, *Más allá de las imposturas intelectuales. Ciencia, filosofía y cultura*. Barcelone, Editorial Paidós.